

MOHAMMED DIB

Eléments

La
Grande-Ourse fait route à tue-tête
Au cœur d'un brouillard de sang opaque.
Un monceau de cuivre sans mémoire,
Une mine chanteuse d'oiseaux
Qu'une pluie invincible environne.
Gardent le baobab de l'enfance.
Et la voix d'un minotaure las
Depuis longtemps égare la plainte
D'une ville plus vide, plus sourde.
Silence si fort des jambes.
Silence d'épines vertes
Et des bras autour du cou.
Ma femme contre la faim
Qu'on ne peut déraciner,
Les paupières fermées chante.
Il neige encore.
L'étoile
Qui tue le jour sur son corps
Est en cendres, tout en cendres
Et crie près de moi, légère
Bouche ni pâle ni rouge.
Sirène de sang qui dort.
La grande main du cœur
Ouvrte dans un monde
De bêtes et de feu
Tremble toute noircie.
La fenêtre d'enfance
Retrouvée au soleil.
Une prairie en flammes
La poursuit parmi nous.
Eau qui n'as plus de force.
Désolée, tu ne tiens
Qu'à un fil rouge sombre,
Eau calme, eau inflexible.
Une très pâle pluie
Brûle tous les jardins,
Paon qui dors est-il temps ?
Une rosace immense
Boit nos corps jusqu'aux os.
Les loups chassent nos mains.
Est-il temps, bouche ouverte ?
L'eau noire cherche un cœur
Sans jamais s'essouffler
Pour avoir entendu
Les feuillages de sang
D'une haute colline.

Une étoile qui chante à l'orée
Du monde et rutilé comme un mort
Vient fouiller la terre quand je dors.
Jadis une femme toute pâle,
Un blanc polypier sur la poitrine Était assise au seuil du pays.
Son ennui ouvrait de grandes paumes ;
Sur la prairie un enfant aveugle
Pleurait, sommeil de mon propre corps.
Lorsque je m'éveillai
Une étoile attentive
Infiniment pâlie
Chantait sous une averse.
Une pluie ruisselait
Où l'on voyait du sang ;
La ville se ferma
Aux arbres et aux pierres.
Il me fallait attendre
Le printemps et l'étoile
Qui déchirent la brume
Et j'errais à l'écoute.